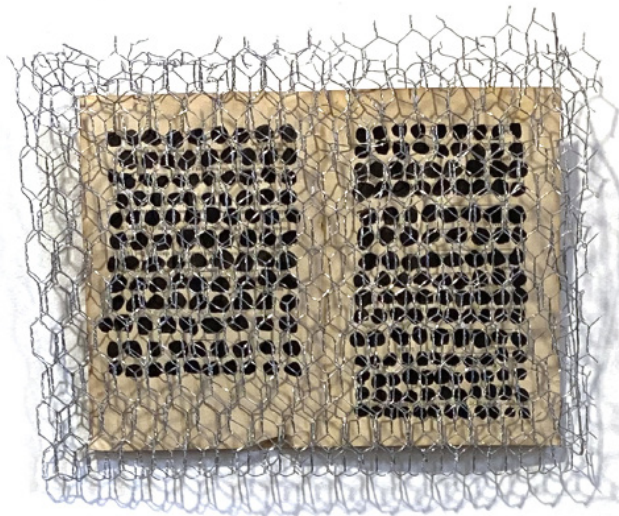


# SANAA MEJJADI

ENTRETIEN SANAA MEJJADI ET PIERRE MANUEL



*Sans titre* - encre de Chine sur papier et grillage  
27 cm x 21 cm - 2020

À L'OCCASION  
DE L'EXPOSITION **MACHAOU**  
À L'ESPACE SAINT-RAVY  
DU 6 AU 28 JUIN 2020

**méridianes**  
- Collection catalogues -

**Pierre Manuel** : Vous avez fait des études en Art plastiques à l'université de Casablanca. Pourquoi ce choix sachant la difficulté pour une jeune Marocaine à trouver sa place dans un tel enseignement ? Quelles difficultés avez-vous rencontrées dans votre famille ? Dans l'université ? Auprès des autres étudiants ? Y avait-il une conscience d'une dimension « féministe » dans votre choix ? **Sanaa Mejjadi** : J'ai commencé des études d'arts plastiques au lycée, j'ai obtenu un baccalauréat arts plastiques, ensuite j'ai étudié le design d'intérieur pendant 3 ans dans une école privée à Casablanca. Mon père était enseignant, il illustrait lui-même ses supports de cours. Il dessinait des prairies, des animaux, des personnages, c'était mon premier contact avec le graphisme. Il m'a inscrite, à ma demande, vers mes 12 ans, à un cours de dessin dans un établissement pour jeunes, l'équivalent d'une maison pour tous. Il n'était pas contre car c'était juste une activité de dimanche. J'y passais deux heures tous les dimanches matin. Le professeur d'arts plastiques de cette structure m'a conseillé d'intégrer le cursus arts plastiques dès le collège - cette fois mes parents ont refusé car pour eux l'art ne nourrit pas. Mais je ne me voyais pas faire autre chose : c'était un besoin, une nécessité mais je n'avais pas la maturité ni le recul pour l'expliquer. Alors, j'ai menacé de me faire du mal s'ils ne signaient pas le document d'orientation Ils ont fini par céder.

**P. M.** : Quel type d'enseignement avez-vous reçu ? Avez-vous eu des contacts avec des artistes marocains et si oui lesquels ? Quels étaient les lieux d'art que vous fréquentez à l'époque ? **S. M.** : L'enseignement était riche en contenu, mais pauvre en ouverture vers l'extérieur (galeries, musées ou vers d'autres artistes que les professeurs). Aujourd'hui, avec le recul, je pense qu'on ne nous préparait pas pour un avenir d'artiste. Mais je ne saurais pas expliquer pourquoi - c'était une période compliquée au Maroc, pour tous les artistes et encore plus pour les artistes femmes. Pour m'en tenir à une première approche, je dirais que ce que j'exprime dans mon travail n'est que la tentative de me libérer de mon conditionnement social et familial. Je ne critique pas la société ou ma famille mais je constate que je suis imprégnée d'un mode de vie, de traditions, de façons que je n'ai pas choisies et qui m'empêchent d'être complètement libre. Le chemin que je mène vers un travail que j'espère épuré et dépouillé, est un chemin vers cette liberté. Des femmes de ma vie, notamment de ma mère et de ma grand-mère, je garde une image de résilience, et de non-dits. Je ne sais pas si j'aurais eu le besoin de faire cette recherche



**Sans titre** - tissage laine  
et encre de Chine sur papier  
33 cm x 150 cm - 2020

si j'étais née garçon ou dans une autre société. Cependant, je ne me considère pas comme une artiste féministe, car je ne représente que moi-même et je ne prétends pas parler au nom d'autres femmes. Mais Je ne voudrais pas polémique là-dessus, surtout que maintenant les choses sont en train de changer.

**P. M.** : Vous avez évoqué l'importance qu'avait eu pour vous le regard que vous portiez sur les gestes de votre grand-mère qui tissait. Comment faisiez-vous le lien, comme étudiante, entre ces gestes ancestraux et artisanaux et une modernité artistique qui voulait se démarquer par principe de tout rapport à l'artisanat ? **S. M.** : J'ai fait le lien relativement tard. Avant je cherchais mon inspiration dans la nature, notamment les arbres, les brindilles que je trouvais par terre, les portes anciennes, les volets fermés, les murs et leurs empreintes de vies... Toutes ces choses m'inspiraient : la fragilité et la force, la narration silencieuse, le temps, la poésie. Ce n'est que récemment, il y a 2 ou 3 ans environ, que j'ai fait le lien avec ma grand-mère et ses gestes de tisseuse qui m'inspiraient tout cela, sans que je m'en rende compte.

J'ai grandi chez mes grands-parents jusqu'à 7 ans. Nous vivions, ma famille et moi, avec eux dans la même maison. C'est pendant cette période que j'ai observé ma grand-mère préparer la laine - j'étais fascinée par ses gestes qui avaient l'air évident. Elle travaillait la laine brute qu'elle transformait elle-même en fils, puis elle préparait la chaîne de tissage avec ses amies et voisines. Elles s'installaient, entre femmes, devant la porte de la maison dans la rue étroite qui m'apparaissait très grande. Cette rue était très propre car chaque famille prenait soin de balayer et nettoyer devant chez elle tous les

matins. Puis l'après-midi, après les corvées du foyer, sur un tapis au sol, les femmes s'installaient l'une face à l'autre en laissant une distance de 3 ou 4 m, qui me paraissait aussi très longue, puis une troisième femme, souvent la plus jeune, restait debout et déroulait le fil de laine en se déplaçant entre l'une et l'autre, préparant ainsi les fils pour la chaîne du tissage. Des gestes précis, un rapport sensuel aux fils et à la matière, le choix des couleurs - tout se faisait avec facilité et évidence, sans se tromper. Et puis régnait le silence, rythmé et entrecoupé par des petites histoires que les femmes se racontaient de temps à autre. Elles étaient concentrées et silencieuses, elles tissaient leurs souvenirs. C'était l'époque où les portes des maisons restaient ouvertes et nous, enfants, passions notre temps chez les uns et les autres sans crainte et on jouait au milieu de tout ça. Plus tard, j'ai appris le tricot avec ma mère qui était tricoteuse professionnelle et avec mes sœurs nous brodions aussi. J'ai ainsi développé, moi aussi, un rapport charnel avec le fil, le tissu, la couleur et les motifs.

**P. M.** : Quand vous arrivez en France, comment se font vos contacts avec d'autres artistes ? Avec des lieux d'art contemporain ? Que regardez-vous ? Pourquoi ? **S. M.** : Je suis arrivée en France pour la première fois à Paris en 2002 ; j'étais en mission professionnelle, c'était le début de mon travail chez Ubisoft. C'était aussi la première fois où je quittais le Maroc. Ce séjour à Paris a duré environ 6 ou 8 mois, j'ai pu découvrir les musées, les jardins parisiens, la médiathèque François Mitterrand, le métro... tout me paraissait fascinant et incroyable. Puis je suis venue à Montpellier en 2005, aussi pour le travail ; et enfin de façon définitive et pour des raisons personnelles, je me suis installée à Montpellier en 2009.

Je me suis inscrite à des cours de dessins de modèles, de céramique et de sculptures, pour avoir une pratique régulière et aussi faire des rencontres ; puis petit à petit j'ai quitté définitivement mon métier de graphiste et je me suis installée dans mon premier atelier en 2011. J'ai découvert les lieux d'art contemporain de Montpellier, tel que le Carré Saint-Anne, la Panacée, et aussi la galerie AL/MA où j'ai vu des artistes exceptionnels comme Didier Demozay, Ève Gramatzki, Dominique De Beir, Arnaud Vasseux et d'autres. Et aussi les artistes du mouvement Supports/Surfaces, tels que Claude Viallat, Vincent Bioulès, Jean-Michel Meurice ou Pierrette Bloch qui par certains aspects peut leur être apparentée. En ce qui concerne les rencontres et le réseau, je les ai moins développés : c'est plus compliqué et je suis moins douée.

**P. M.** : Le premier regard porté sur votre travail, par l'entremêlement de la trame textile et des bandes de papier, fait signe vers une tentative d'unification, d'harmonisation d'un geste traditionnel – solide, construit, ordonné – et d'un geste contemporain, beaucoup plus minimal, léger, incertain. D'où est venu ce désir d'accorder ces deux gestes que l'on pourrait penser contraires l'un à l'autre ? **S. M.** : J'ai intégré le tissage récemment à ma recherche artistique : avant j'utilisais des techniques traditionnelles de peinture et de dessin, je peignais ce que les arbres, les vieilles portes et les murs m'inspiraient, et puis en questionnant cette pratique de façon plus intime j'ai fait le lien entre les lignes et les points que je dessinais et les fils et les points que je brodais ou tricotais (pour le loisir). Et puis de fil en aiguille, j'ai fini par mettre ensemble les deux pratiques, combinant ainsi le geste et le souffle de mon dessin avec la répétition et le rythme du tissage. Mes silences, mes souvenirs, le passé et l'avenir, la vulnérabilité, la fragilité, le rythme musical, la poésie : je compose, je fais et défais jusqu'à ce que je ressente une émotion qui me satisfasse.

**P. M.** : Comment ne pas penser parfois à Pierrette Bloch dans la mise en œuvre des lignes de points, avec leur aspect irrégulier, comme les traces incertaines d'un passage – sur le papier ou dans la vie. Vous connaissez un peu ce travail. Comment a-t-il croisé le vôtre ? **S. M.** : J'ai découvert le travail de Pierrette Bloch lors d'une exposition de livres d'artiste à la galerie Al/MA et j'y ai acheté un catalogue d'une de ses expositions. Je travaillais déjà la répétition et la superposition des lignes et des points, mais quand j'ai regardé le travail de Pierrette Bloch, j'étais d'abord fascinée et inspirée, puis rassurée car cette découverte m'a permis d'assumer cette direction vers un travail intime, poétique où le vide en dit autant que le plein. Et on y voit une part de soi. D'autres artistes m'inspirent autant, comme Barnett Newman, Rothko, Matisse, Joan Mitchell, Simon Hantai, Anni Albers... J'ai eu souvent le sentiment de faire la peinture ou de suivre la démarche de quelqu'un d'autre. Mon travail se construit avec ces inspirations.

**P. M.** : Vous citez 2 artistes femmes (Pierrette Bloch et Anni Albers) ; les autres sont des hommes. Est-ce que en tant que femme/artiste votre rapport aux premières diffère de votre rapport aux seconds ? Pierrette refusait d'être considérée comme une « artiste femme ». Pour elle, il y avait des artistes - un point c'est tout. Le féminin dans une œuvre lui serait apparu comme une faiblesse. **S.M.** : Je ne pense pas avoir une différence de regard, quel que

soit le genre de l'artiste. C'est l'œuvre qui compte et je partage l'avis de Pierrette Bloch. Considérer le statut féminin de l'artiste serait une forme de discrimination. On utilise souvent l'expression artiste-femme, mais jamais artiste-homme. En revanche, ce qui m'inspire chez ces femmes, c'est leur parcours, leurs combats pour exister en tant qu'artiste. C'est le cas aussi de Nina Simone ou Maya Angelou dans d'autres disciplines. Leur biographie, leur chemin sont des sources d'inspiration pour moi. Par ailleurs, je travaille toujours à partir de matières premières en apparence fragile, mais qui tissées, assemblées ou construites, montrent leur force, leur solidité et leur pouvoir.



**Entrave** - chemise, tissu, et broderie  
86 cm x 100 cm - 2015

C'est le cas quand un simple fil de fer devient barbelé. Peut-être peut-on y trouver de ma propre vulnérabilité que j'essaye de transformer en force.

**P. M.** : Comment déterminez-vous le format de vos œuvres sur papier ou tissées ? Pourquoi pas plus grandes ? N'y a-t-il pas un risque à les faire dans un format trop « moyen » - c'est-à-dire qui pourrait être perçu comme « décoratif » ? De même, pourquoi encadrer certaines œuvres quand le verre et le cadre induisent une distance avec un matériau qui exige au contraire une perception directe, quasi physique ? **S. M.** : Au début je travaillais petit car j'avais un petit atelier ; j'encadrais aussi pour faciliter l'accrochage dans les lieux où j'exposais et qui souvent n'étaient pas fait pour cela. Je voulais peut-être aussi toucher un public plus large par l'aspect décoratif... C'est aussi une autocensure par peur de choquer avec un travail brut, fragile et décalé. Mais maintenant je m'exprime plus librement, je change les formats, j'utilise des matériaux autres que le papier, je me libère doucement de la contrainte de l'accrochage. J'espère m'exprimer plus au niveau d'un espace et pas seulement un mur.

**P. M.** : Dans beaucoup de formes et d'œuvres d'art, la trame (et la perspective a été une tentative de tramer l'espace), la trame, la grille, le treillis ont constitué soit le fond de l'œuvre, soit au contraire sa partie la plus visible et signifiante. : « une mise au carreau » si l'on veut. Vous lui adjoignez un principe presque contraire qui est celui de l'« échevelé », du « frangé » (j'emprunte ces termes à Viallat) qui introduit du désordre et brouille les limites ? Cela parfois se complique de trames non régulières, comme s'il vous fallait éviter le « carcan » d'un tissage trop régulier, géométrique presque. Pourquoi ce besoin de défaire ce qui semblait devoir être fait et bien fait ? **S. M.** : Je ne sais pas vraiment pourquoi : peut-être pour faire vivre le travail en y apportant une impression de mouvement ! Je suis attirée par les phénomènes rebelles dans la nature : ceux qui résistent et qui provoquent le changement comme des végétaux qui poussent au milieu d'une voie en béton. J'aime aussi la musique de Jazz pour ses notes imprévisibles qui bousculent le rythme.

**P. M.** : Sur certains visuels, il n'y a qu'un écheveau de fils suspendus. On aurait envie que cela reste dans cette extrême simplicité. Le pensez-vous aussi ? **S. M.** : Absolument ! J'aimerais atteindre la pureté et la force d'une brindille et la légèreté d'un bout de fil dispersé par le vent. Exprimer l'essentiel par un trait ou un écheveau, laisser parler le vide.



*Sans titre* - plâtre, papier, encre de Chine et grillage  
18 cm x 27 cm - 2020

**Entretien réalisé à l'occasion de l'exposition MACHAOU  
à l'espace Saint-Ravy - Montpellier - du 6 au 28 juin 2020**

© Association Méridiane © Sanaa Mejjadi

Remerciements : Ville de Montpellier, Zélie Durel, Anthony Rojas, Abdelhak Elguess, Dorra Mahjoubi et Noureddine Benhamed.

Impression : Stylograf - Dépôt légal : juin 2020

ISBN : 978-2-917452-88-2 ISSN : 2266-3304